

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Organe du Foyer Domestique

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMÉRO, 5 CENTIMS | Tarif d'annonce—10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Propriétaires,

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 1er JUIN 1901

AVIS

Logiquement, avec le présent numéro, le SAMEDI devrait commencer sa douzième année; mais il a été décidé de compter cinquante-trois numéros pour le volume finissant, afin de pouvoir placer l'excédant de jours qu'accumule la succession des années. Ce sera donc une manière d'année bissextile dans la collection. La douzième année commencera avec le prochain numéro.

CARNET EDITORIAL

La saison théâtrale tire à sa fin. C'est peut-être le moment de raconter en quelques mots nos impressions sur son ensemble et sur certains points saillants et destinés à faire de 1900-1901 une époque très particulière aux yeux du futur historien du mouvement théâtral dans la métropole canadienne.

L'ensemble présente du côté des théâtres français une forte moyenne, un record tout à fait honorable et promettant beaucoup pour 1901-1902.

Du côté des théâtres anglais, ce n'est qu'en ces temps derniers qu'un des établissements a pu enrayer le mouvement de baisse si prononcé dans les première et deuxième parties de la saison.

Le théâtre le plus somptueux et le plus vaste de l'ouest, celui où seuls les artistes *di primo cartello* devaient être admis à secouer la poussière de leurs

cothurnes, ce théâtre, dis-je, après avoir changé de maîtres et de voies avec une rapidité vertigineuse, est tombé au vaudeville genre américain, c'est à dire à la *variety*.

Nos théâtres français nombreux, trop nombreux même, a-t-on pu craindre, arrivent au bout de la saison avec un grand air de santé. Il n'entre pas dans mes attributions de distribuer à chacun sa part de louanges ou de reproches; mais je puis dire que deux d'entre eux, dans des genres différents, ont fait beau et bien, très bien même à certaines représentations. Leurs personnels pourront être, très prochainement, reconnus comme professionnels.

Plusieurs de nos compatriotes sont entrés pour de bon dans la carrière théâtrale et se sont mis sérieusement et intelligemment à l'étude. On leur a payé des appointements très rémunérateurs et rien n'empêche que le théâtre, qui fait vivre tant de milliers de personnes dans les autres pays, devienne une source d'emploi pour des centaines de Canadiens, qu'ils soient bailleurs de fonds, auteurs, artistes, musiciens, décorateurs, comparses ou simples employés de l'administration.

Ce qu'il faut, c'est du bon théâtre, intelligemment fait, sainement dirigé. Le répertoire des pièces à la fois intéressantes et honnêtes est inépuisable.

* * *

A propos de théâtre, voici une anecdote qui ne manque pas de pittoresque et qui intéressera, à cette époque où le goût du public pour les choses de la scène est en telle passe de développement.

Un soir de l'hiver dernier, au *Boston Theatre*, deux illustres chanteurs, Mme Melba et M. Jean de Reszké étaient en scène, lorsqu'on apporta une corbeille de fleurs au célèbre ténor, à l'occasion d'un anniversaire. Mme Melba, devant le public, affirma très haut que personne de la troupe ne pouvait décentement recevoir des fleurs tandis qu'elle, brillante diva, n'était pas l'objet d'une pareille marque d'admiration.

M. de Reszké, qui est un homme intelligent, se soumit à la volonté de la dame et voulut bien ordonner qu'on remportât les fleurs.

Ce ridicule amour de la suprématie est fréquent au théâtre, dit la *Vie Pratique*, qui raconte l'incident. Il se manifeste sur les affiches, dans les

traités, sur la scène. Chaque fois et partout c'est une douce joie, pour un acteur, de *couper les effets* d'un camarade, et l'on assiste quelquefois à des joutes très amusantes entre comédiens. Spectateur d'une scène à deux personnages, par exemple, on éprouve une sensation de drôlerie et de pitié à voir deux bons comédiens, quelquefois deux grands artistes, chercher réciproquement à se couper les effets.

Dans le chant croyez bien que le même cas se présente, surtout dans les duos, où par exemple la basse viendra se poster de telle façon qu'il couvrira, de son organe, non seulement l'orchestre, mais encore le ténor qui chante avec lui, et qui n'en peut mais.

Dans les traités d'acteur à directeur, même chose. L'année dernière, M. Guitry devait poursuivre M. Porel comme ayant fait imprimer son nom — sur les affiches — après celui de Mme Raphaële Sizos, tandis que son traité spécifiait que lui, Guitry, devait figurer au programme avant tout le monde, sauf Mme Réjane. Il est vrai d'ajouter que M. Guitry n'était pas vexé du tout de cette petite violation de traité, mais il en profita pour résilier et se faire engager à un meilleur théâtre.

Quant à la place des noms sur les affiches, on y attribue une bien trop grande importance. Depuis quelque temps, en France, des acteurs ont trouvé un moyen neuf de vedette, en ne blessant pas la susceptibilité des camarades, ils se font nommer les derniers.

* * *

Il y a quelques semaines, à l'occasion de la mort du vieil homme d'Etat Evarts et de sa recette pour avoir eu si bonne santé malgré ses labeurs ardu, je faisais connaître le régime de plusieurs autres vieillards célèbres.

Voici pour aujourd'hui, les attestations, dirai-je, de personnes qui ont vu trois siècles.

"J'ai toujours été fort régulière dans mes habitudes, faisant un tour de promenade chaque jour, été comme hiver, ayant toujours chaud aux pieds et n'attrapant jamais le moindre rhume. *Je ne me tourmente de rien*, et cela, joint à une grande confiance dans la Providence, est sans doute le véritable secret de ma très longue vie." Tel est le témoignage d'une vieille dame, Mrs. Shailer, qui a vu mourir le XVIII^e siècle et naître le XIX^e.

Un autre centenaire, Marie Macdonald, détient vraisemblablement le record de la longévité puisqu'elle naquit la même année que Walter Scott (1771) et qu'elle aurait pu faire en Corse des parties de balle avec le petit Napoléon. Or, cette vénérable aïeule insiste sur le même conseil, sur le même précepte: "Avant tout, évitez des tourments inutiles!..." Et si à cette prescription fondamentale, vous voulez que j'ajoute une ou deux règles pratiques, je vous dirai: "Occupez-vous toujours de quelque travail utile et prenez beaucoup, beaucoup de sommeil."

"Ah! si l'on était toujours tempérant comme je l'ai été, dit une autre qui a vu cinq années du siècle de Louis XV; si tout enfant on ne mangeait que du pain et du lait — excellent régime qui fut celui de toute ma jeunesse, — et si plus tard on ne goûtait jamais ni café, ni thé, ni bonbons, comme on se conserverait vigoureux et sain! (Fort bien, pourrait-on répondre, mais une telle vie ne finirait-elle point par sembler trop longue!)"

"Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égalé", doit répéter souvent, comme Sganarelle, l'Américain William Zimmer, qui ajoute avec la bonhomie souriante de ses cent et quelques années: "Non, on ne pourra jamais dire que le tabac m'a usé avant l'âge, car j'ai été un fumeur terrible, et je suis bien sûr que sans ma pipe je n'aurais jamais supporté tous les petits maux de l'existence dont j'eus, en somme, ma large part..."

* * *

On ne parle que de sport — c'est la saison — et on n'entend que des mots anglais pour qualifier ces jeux. N'existe-t-il pas des appellations françaises? Oui, et j'en trouve la preuve dans un dialogue entre un Anglais et un Français, dont voici un intéressant extrait:

—Parfait, fit l'Anglais, mais notre marque de fabrique n'en restera pas moins sur les jeux dont vous parlez, et, quoi que vous fassiez, ils continueront à porter des noms anglais.

—C'est ce qui vous trompe, répondis-je. Nous sommes décidés à rester Français jusque dans les noms de nos nouveaux amusements. Le tennis? Je ne connais pas; je veux jouer à la paume. Le foot-ball? Quel est ce nom barbare et qui écorche nos gosiers? Je veux jouer et je jouerai à la barrette. Quant au croquet, vous m'accorderez vous-même que nous serions bien sots de laisser tomber le nom si français de mail qui sert encore à désigner la promenade dans beaucoup de villes de France. Non, nous voulons jouer à des jeux français, avec des noms et des termes français. Tant pis si votre amour-propre d'insulaire se trouve blessé!

MISTIGRIS.

PARLEZ DEVANT LES ENFANTS!

On parlait devant le jeune Henri d'un vieux monsieur tout chauve, qui avait épousé une jeune femme.

—Malgré cela, disait quelqu'un, c'est un excellent ménage, la jeune épouse aime son mari et le mange de caresses.

—Elle le mange? fit Henri étonné.

—Mais oui, mon enfant.

Sur ces entrefaites, on annonce précisément la visite du couple en question.

En le voyant entrer, Henri jeta un coup d'œil rapide sur le crâne chauve du mari, et s'écria:

—Regarde, maman, elle est sage la dame, elle le pèle avant de le manger.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

L'artiste.—Quel fini vais-je donner à vos portraits?

Madame X.—Retouchez-en la moitié de façon à me faire paraître dix ans plus jeune. Ceux-là sont destinés à des parents et amis au loin.